

LA MORT OU LA VIE?

Il y a un peu plus d'un an...

Un soir de mai 2004, le mercredi 19 je crois, il fait doux et calme, le silence est meublé par le ronronnement de l'ordinateur sur lequel j'ai passé plusieurs heures épuisantes à démêler le bon grain de l'ivraie parmi un défilé interminable de courriels virussés. J'y ai mis en boucle une version danoise de morceaux de Duke Ellington, cadeau sédatif pour l'humeur de B&O à ses meilleurs clients. De temps à autre, je sursaute au son des coups de frein des rares voitures que les enfants provoquent en jouant au foot dans le square Delambre, signe de nervosité interne qui ne me trompe pas. Les douze livres de poils luisants et de muscles souples de mon Grominet gris à fond roux, épuisé par une journée de chasse après les moucheron, s'étalent sur l'imprimante, d'où il me surveille d'une oreille sur deux et d'un regard inquisiteur de ses yeux verts, eux fendus en amande contrairement aux miens.



... j'ai ressenti des douleurs derrière le sternum, une soudaine lassitude, une angoisse mortelle. Malgré de profondes inspirations, elles n'ont pas cédé avec les changements de position. Je suis aujourd'hui un homme de soixante-six ans d'âge dont une cinquantaine passée au service de la médecine. Un seul diagnostic s'impose: un syndrome de menace d'infarctus du myocarde.

Je suis seul à ce moment dans l'appartement. Le téléphone est loin. J'ai quitté mon bureau pour m'allonger sur le lit tout proche, la poitrine rétrécie, cœur serré, une vague nausée à la bouche soudain asséchée. Je vais mourir, je le pressens, je le sais. Une vague de quiétude inattendue dès lors me saisit, diffuse de la tête aux pieds. Je vais mourir sur le champ, sagement, proprement, en beauté.

Je vais libérer mon épouse Michèle du carcan de cruauté mentale à elle imposé pendant quarante ans de conjugal esclavage excessivement carriériste. «*Votre mari a été nommé à l'agreg', vous allez devenir une femme triste*», lui avait prédit le médecin de l'étage où elle était surveillante à l'hôpital des Enfants Malades. Je la laisse élégamment enrichie par une encore juteuse assurance-décès² censée éponger mes dettes en cas de pépin. Je vais la dispenser de souffrir les affres morales que la femme de devoir aurait dû autrement assumer face à la décrépitude physique et mentale d'un vieillard accroché à la vie, répugnant à trépasser. Tant l'épouvantait le verdict aléatoire du jugement dernier?

Le père parti, Pierre-Arthur, le fils unique, finira bien par trouver un juste compromis salvateur et réjouissant avec le saint-esprit légué et contesté. Il a maintenant pour lui seul la terre, la mer, le ciel, les vies animales et végétales dans le respect desquels il a été éduqué et qu'il vit laïquement à Zurich en attendant de revenir en France, stoïque qu'il est depuis l'âge de raison.

Les autres humains contemporains qui ont commercé avec moi plus ou moins agréablement, amis comme ennemis, m'oublieront, faute d'avoir eu connaissance à temps de mon décès que la rumeur publique finira par divulguer au hasard des rencontres. A moins qu'ils ne l'apprennent, au pire, dès la lecture du faire-part imprimé dans le carnet mondain du MONDE et du FIGARO. Au mieux, ils tiendront jusqu'à la fin du parcours funèbrement joyeux et touristique que je leur offre de l'Église Notre-Dame des Champs au cimetière Montparnasse, je l'espère sous un ciel bleu Ile-de-France. Les intimes ont besoin de ce sacrificiel roboratif qui exige et justifie cette mise en scène à longuement préparer et à préfinancer.

J'ai écrit la totalité de mes dernières volontés, exprimant notamment le type de pompe dont je voudrais honorer et gratifier mes fidèles accompagnateurs d'une vie socialement et affectivement riche. Je n'aurai pas eu le temps de mettre en ondes ma propre version du concert symphonique que je projetais pour mon couronnement funéraire. Ma femme sait que je souhaite une messe chantée en latin grégorien, avec notamment le Requiem de Berlioz, ou à défaut celui de Fauré. Réussir sa sortie était une obsession paternelle. Les Moreau ont toujours voulu, avouait-il aussi, péter plus haut que leurs culs.

Pas question de se dévaluer le cadavre à l'avance, il n'y aura pas de crémation laïquement imposée à mes intimes³ ; je ne me résoudrai pas en cendres sur fond de musique pour francs-maçons même signée Mozart, négation de ce à quoi je crois: l'éternité post-mortem avec réincarnation posthume sous une forme à définir ultérieurement.

Je vais mourir avec l'image en tête de cette ravissante jeune femme indonésienne, à qui je souhaitais d'être ressuscitée sous la forme d'une orchidée, tant elle était charmante et classe. Alors que je pensais lui faire un compliment valorisant son élégance aristocratique indéniable, elle me

répliqua que je devais avoir une bien piètre opinion d'elle, puisque je lui prédisais un avenir précaire sous la forme d'un végétal éphémère, fleur fanée après une seule journée d'existence...

ULCÈRE CÉRÉBRAL QUI RONGEAIT MES NEURONES

*Tu fus mon compagnon de presque cinquante ans
Irritant dans les creux excitant dans les bosses,
Haï constamment et que j'aimais pourtant
Cratère rouge et propre au sortir de l'enfance
Bourgeonnant, sulfureux durant l'adolescence
Maintenant dépoli mais profond grisonnant
Tu creusais en douceur, m'indurais en m'usant
Tu rétrécis aussi. Je sais que je te quitte
Pour un monde inconnu qui ne peut être pire
Vive la mort enfin, qui vient me soulager
Des douleurs infernales par toi si bien ferrées...
C'en est fini de l'ulcère cérébral...
La mort me prend dans une quasi-céleste
béatitude, en ce joli soir de mai 2004...*